

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Revue Critique et Littéraire Des Hommes et des Choses.

Ce journal Imprimé et Publié par N. AUBIN & W. H. ROWEN, paraît tous les SAMEDIS. L'année ou le Vol. se compose de 48 numéros.—Le Prix d'abonnement est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par TIERS de 16 numéros, d'avance.



Toutes communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.— On insère gratuitement tous les articles d'utilité et d'intérêt publics; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rétribution de 6 sous par ligne.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 5.]

Québec, 27 Janvier, 1844,

No. 11.]

Mélanges Littéraires.

Poésie.

LA LINOTTE.

Une étourdie, une tête à l'évent,

Une linotte, c'est tout dire,

Sifflant à tout propos, et tournant à tout ve

Quitta sa mère et voulut se produire;

Se faire un sort indépendant,

Un nid chez soi vaut mieux souvent

Que ne vaut ailleurs un empire.

Il s'agit de trouver un bel emplacement,

Ma folle un jour s'arrêta près d'un chêne,

C'est, dit-elle, ce qu'il me faut; savez

Je serai là comme une reine.

On ne peut se nicher plus haut.

En un moment le nid s'achève :

Maia deux jours après, ô douleur!

LE FANTASQUE.

Par tourbillons le vent s'élève,
 L'air s'embrase, un nuage crève ;
 Adieu les projets de bonheur !
 Notre linotte était absente.
 A son retour, Dieu ! quels dégâts !
 Plus de nid le chêne en éclats !
 « Ho, ho ! je serai plus prudente,
 Dit-elle ; logeons nous six étages plus bas :
 Des broussailles frappent sa vue.
 « La foudre n'y tombera point,
 J'y vivrai tranquille inconnue ;
 Et ceci, pour le coup, est mon fait de tout point,
 Elle y bâtit son domicile.
 Moins d'éclat, sans plus de repos :
 La poussière et les vermisseaux
 L'inquiètent dans cet asile :
 Il faut prendre congé, mais, sage à ses dépens,
 D'un buisson qui domine elle gagne l'ombrage.
 Y trouve des plaisirs constants,
 Et s'y préserve en même temps
 De la poussière et de l'orage.
 Si le bonheur nous est permis,
 Il n'est point sous le chaume, il n'est plus sur le trô
 Voulons-nous l'obtenir, amis,
 La médiocrité le donne,

DORAT.

LES DETTES CRIARDES.

I

Le 31 décembre 1841, la compagnie d'amis et de camarades était nombreuse, dans le modeste salon du jeune poète Daniel ; ce soir là, l'auteur qui nous a donné, à vingt-six ans, l'admirable poème de *Milon de Crotona*, nous parut un peu triste, et mécontent de tout le monde ; on lui demanda la cause de son inquiétude, de sa tristesse, et il nous répondit, en souriant :

— Depuis ce matin, je fouille dans mes souvenirs et dans mes vieilles lettres ; j'ai inventorié, tout le jour, les événemens qui ont égayé ma vie, les malheurs qui ont pesé sur ma jeunesse, toutes mes chances bonnes ou mauvaises, durant l'année qui va finir dans quelques minutes ; eh bien ! à part la joie de mon premier succès poétique, l'année a été déplorable, ô mes amis ! mon inventaire commence à m'effrayer..... Mon actif est un désastre....mes pertes sont une véritable infortune !

— Et les profits, Daniel ?

— Tu as raison, répliqua le poète : j'ai gagné trois mille francs, tout ce qu'il me faut pour mal vivre, à moi qui ne vivrais à merveille qu'avec cent mille livres de rentes ; j'ai gagné un vilain accès de goutte, une tristesse profonde, des rides précoces, et des cheveux blancs avant l'âge ; j'ai gagné aussi le droit de me plaindre des hommes, des femmes et de Dieu ! n'est-ce point là quelque chose pour un pauvre diable de mon espèce ? Tout ce que j'ai gagné ne vaut-il pas tout ce que j'ai perdu ? Je ne regrette qu'un grand amour et qu'un grand bonheur !

Daniel ne demandait pas mieux que d'étaler, aux regards de ses amis, le triste passif de son bilan ; chacun s'empressa autour de lui ; on voulut connaître ce grand amour, ce grand bonheur qu'il regrettait encore, et le poète répondit à notre première question, en nous racontant l'aventure suivante :

— Il y a un an, au mois de janvier dernier, je n'étais guère qu'un poète inédit, un poète en espérance, vivant au jour le jour, à la grâce de Dieu, tantôt mal-tantôt bien, et le plus souvent assez mal, comme il sied, à la jeunesse, à l'enthousiasme, à la poésie. J'avais promis à ma famille, à mes admirateurs de province, de devenir un grand homme, et je me préparais, en secret, à réaliser mon orgueil, leuse promesse.

Seul, pauvre, mais rempli d'imagination, d'espoir et de courage, je me livrais tout entier, avec une ardeur infatigable, à la littérature, aux beaux-arts, à la science, et surtout à la rêverie poétique ; je m'enivrais déjà dans un prochain avenir, à cette fumée inutile que l'on appelle la gloire, à ce bruit étourdissant que l'on appelle la renommée ; il me plaisait de m'égosiller, du soir au matin, à force de chanter le ciel et la terre, les anges, les vierges et les oiseaux ; la réputation, les honneurs, la popularité des poètes, d'élite me donnaient la fièvre, et le retentissement de leur gloire m'empêchait de dormir.

À cette époque, je ne voyais qu'un seul camarade, un seul ami, et je le voyais très rarement ; voici pourquoi : mon cousin Félix demeurait dans un bel hermitage de la rue Saint-Georges, tandis que je perchais, de mon mieux, sur les bâtons d'une cellule, à l'hôtel de la Louisiane, rue Jacob : sa maîtresse était la plus jolie tourterelle de ce quartier amoureux qui gazouille et qui roucoule toujours ; la mienne était une gentille et fidèle grisette, une pauvre enfant qui n'avait encore passé aucune thèse, une innocente nommée Zéphirine, qui poussait l'admiration pour ma personne jusqu'à l'étrange folie de vouloir contempler des étoiles sur mon front de poète ; enfin, mon ami Félix, qui n'avait point de fortune réelle, vivait dans l'abondance, dans la richesse, et moi, que l'on accusait de devoir un peu d'argent à Dieu et au diable, j'aurais pu répondre sans mentir : ce sont là, précisément, les deux seules personnes auxquelles je ne doive rien !

Du reste, mon cousin Félix m'aimait beaucoup, j'en suis sûr ; il conservait un charmant souvenir des années que nous avions passées ensemble, sur les bancs du collège et des écoles ; son dévouement pour moi était incontestable : certes, il ne m'aurait pas prêté un petit écu, pour m'empêcher de mourir ; mais, en revanche, il m'aurait donné mille conseils, pour m'enseigner à bien vivre.

Un matin, Félix daigna monter les cinq étages de ma maison, après avoir forcé la consigne que j'avais donnée à mon incorruptible portière ; ma portière était la respectable marraine de Zéphirine.

— Mon cher, s'écria-t-il en entrant, je soupçonne le vrai motif qui t'oblige à consigner tes meilleurs amis à la porte : tu as des dettes... C'est bien ! mais, tu as des dettes criardes... Et c'est mal ! aphorisme : les dettes abrègent la vie !

J'avais déjà lu cette profonde pensée dans un livre intitulé : *La richesse du pauvre*. — C'est le chef-d'œuvre d'un homme riche.

— Daniel, continua mon cousin Félix, j'ai parlementé, durant un quart d'heu-

répavec une jolie petite fille qui se tient dans la loge du portier, et j'ai vu ton aimable gardienne éconduire, à son intention, de suspects visiteurs qui ressemblaient à des créanciers de l'espèce la plus criarde.

— Bonne Zéphirine !
— Mon pauvre ami, j'ai pitié de ton embarras, et je dois en conscience venir au secours de ta maladresse.....

— Vraiment ?

— Oui, je dois te conseiller et t'instruire, en quatre phrases qui seront vraies comme des maximes : dans ce monde, il ne faut pas emprunter en détail ; il faut toujours emprunter en gros..... Les grosses dettes vous écrasent quelquefois, mais elles ne crient jamais ! Les dettes criardes sont des roquets insupportables qui vous poursuivent en aboyant, qui vous fatiguent, vous harcèlent, et vous éclaboussent dans la rue ; il vaut mieux avoir affaire à la sévérité silencieuse des dogues..... Tu as le tort de diviser à l'infini la masse de ta dette flottante, et j'ai l'habitude de resserrer le cercle de mes emprunts : au collège, j'avais déjà horreur des fractions..... Le résultat de nos deux systèmes est bien simple : on me menace, mais on te calomnie ; on proteste ma signature, mais on insulte ta personne ; on me reproche ma folie, mais on t'accuse de mauvaise foi ; j'aurai peut-être la réputation d'un mauvais sujet ; mais à coup sûr, tu auras la réputation d'un malhonnête homme.....

Le beau discours de ce singulier moraliste fut interrompu par la présence de Zéphirine : elle m'apportait une lettre, timbrée à la poste de Toulouse, et je lui payai sa petite commission, avec la monnaie d'un clin-d'œil.....

— Voilà qui est dangereux ! reprit Félix, en regardant sortir la jeune fille ; prends garde, mon cher Daniel !... dans la maison que l'on habite, il ne faut jamais faire de dettes criardes.....

Je décachetai la lettre que j'avais reçue des mains de Zéphirine, et jugez de ma surprise, de ma joie, de ma folie, à l'annonce d'une nouvelle qui me promettait une belle fortune et une femme charmante !... On m'écrivait de Toulouse : Ton oncle Jonathas est mort, il y a quinze jours, à Saint-Gaudens ; l'ouverture de son testament a eu lieu ce matin même ; ta cousine, Mme la baronne Désanges, est nommée son héritière, à titre universel, mais à des conditions qui t'intéressent : par un caprice, qui ressemble à un moyen de comédie, le vieux Jonathas oblige sa légataire à partager son opulent héritage avec l'un de ses deux cousins, en épousant celui qu'elle aura préféré, c'est-à-dire Félix ou toi.....

— Sans doute, il te souvient encore de ton fol amour pour ta cousine Henriette ; si tu l'aimies toujours, tant mieux ; si tu ne l'aimies plus, j'espère que tu recommenceras à l'aimer..... La baronne part demain pour Paris ; nous t'envoyons 2,000 francs qui te serviront à lui faire les honneurs de la grande ville ; bonne chance !

À la lecture de cette précieuse lettre, la joie de mon cousin fut égale à la mienne ; les deux rivaux, institués par un codicille du testament de mon oncle Jonathas, se promirent de lutter l'un et l'autre, sans arrière pensée, le plus galamment du monde ; Félix me dit, en me tendant la main :

— Si j'épouse ma cousine, je paierai tes dettes criardes !

— Si j'épouse Henriette, j'irai voir les usuriers !

— Adieu donc... la chasse est ouverte !

— Adieu donc... au petit bonheur !

La jeune veuve à marier ne se fit pas attendre ; le surlendemain, un vieux serviteur de province, un Caleb de la Haute-Garonne, vint remettre à ma porte,

une carte de visite, avec ce nom et ce titre gravés en lettres d'or ! Mme la baronne H. Desanges.

Je pris aussitôt un appartement au deuxième étage de mon hôtel de la Louisiane ; je renouvelai ma garde-robe qui sentait un peu trop la misère poétique ; je bouclai mes longs cheveux noirs, et je m'armai bien vite de tout mon amour, de tout mon courage, de tout mon génie.

La fin au prochain numéro.

LE FANTASQUE.

27 JANVIER, 1844.

AH ! VOUS DANSIEZ !

Eh bien qu'êtes vous maintenant.

(Philosophie des bals.)

Tout ce qu'il y a de vanité et de petites jalousies dans notre excellente ville de Québec a été mis en émoi, d'une manière véritablement alarmante par la brillante soirée que son honneur le maire a donnée à la ville lundi dernier. Il faut, pour s'en faire une idée même faible, avoir écouté les mille conversations, les mille caquets, bayardages, commérages émaillés de cancans et de remarques plus ou moins pointues, auxquels se sont livrées les langues vis-argentées et galvanisées de la gent féminine, puissamment appuyées par des aides-de-camp appartenant au vilain sexe.

En vérité nous plaignons Mr. le Maire et sa digne épouse si leur âme doit être chargée de tous les péchés d'orgueil auxquels ils ont donné lieu sans doute avec la meilleure intention du monde. Nous aurions aimé pouvoir ajouter nos descriptions aux magnifiques tableaux que nos confrères ont fait de la solennité qui après avoir fait tremousser bien des pieds petits, gros, longs, courts, effilés ou trappus, agite encore les langues plus ou moins acérées selon que leurs propriétaires sont mécontents ou satisfaits. Des circonstances impérieuses ou notre goût pour la retraite ne nous ayant pas permis d'aller en jouir avec la foule pour dire à notre retour qui fut la plus belle, la plus aimable, la plus admirée, la plus richement ou la plus simplement parée ; qui fut le plus galant cavalier, le plus infatigable danseur, qui fit le plus honneur aux mets savoureux, au pétillant nectar par lequel la rustique Champagne fait tourner la tête aux heureux de la terre, nous croyons sur parole tout ce qu'on en a dit de beau, sachant que quand les auteurs de ce divertissement se mettent en frais de plaire à leurs concitoyens ils font les choses comme il faut ; et nous acceptons au nom de la vanité nationale (car vous savez que nations et individus se damnent souvent par-là) cette brillante offrande qui doit être éloquenté à l'oreille de ceux qui ne parlent, n'écoutent et ne comprennent que ce langage-là.

Mais toute médaille, hélas ! a son revers.....

—Halte-là, monsieur le misanthrope qui voyez et peignez tout en noir, malgré que vous ne soyez payé, quand on vous paie, que pour nous divertir, n'allez pas nous tracer, en artiste atrabilaire, le tableau sinistre et attristant des misères qui rongent une portion de la société, tandis que l'autre tourbillonne et s'étourdît au bruit des instruments, des rires perlés de maintes joyeuses bouches, au cliquetis

des verres et des bouteilles, à l'agaçant frôlement des bruisantes robes de soie ; nous dire combien de malheurs on pourrait soulager avec les sommes dépensées en inutiles parures. Tout cela est connu, mon cher philosophe ; mais à quoi bon nous rappeler de tristes pensées qui ne nous feront pas meilleurs, qui ne métamorphoseront pas les riches en philanthropes et les pauvres en bienheureux ; et si les pauvres étaient riches ils en feraient autant, et cent mille millions d'articles de journaux ne changeront rien au monde qui depuis six mille ans et plus qu'il a pris l'habitude de ce train là est beaucoup trop vieux pour aller à votre école ; et puis d'ailleurs, tu le sais, celui qui s'amuse est souvent plus disposé à faire part au prochain des richesses qu'il apprend à mépriser en les gaspillant que celui qui retiré dans son coin ne vit que pour lui-même.....

—A votre tour halte-là ! mon bavard d'interrupteur ; vous parlez au vent, vous débitez des mots en l'air ; je sais tout ce que vous venez de me dire-là, comme celui qui l'a inventé ; si vous aviez voulu me laisser parler vous auriez vu que loin de vouloir inutilement vous chagriner par d'ennuyeux sermons, je voulais au contraire vous assister à quelques petites comédies dont vous devinez les acteurs et où peut-être vous vous reconnaîtrez vous-même.

—Ah ! voilà qui est une autre affaire, parlez, parlez, mon fantasque, dès qu'il ne s'agit que de rire à bon marché et surtout aux dépens des autres, je suis des vôtres, Vive la joie ! mordié, au bout la fin ; quand on est mort c'est pour long-tems ; du plaisir, du plaisir, bien fou qui s'en rit, bien fou qui s'en creve ! au bout du fossé la culbute et au diable le qu'en dira-t-on. Voyons ton histoire, surtout si elle n'est pas longue.

—Connaissez-vous par hasard, cet homme qui crie à tout propos contre le luxe, contre l'aristocratie, contre la toilette ? Une invitation inattendue au bal du Maire lui a tourné la tête ; il ne sait où il en est ; à tout prix il faut qu'il y aille et surtout qu'il y éclipe par son étalage ces gueux de richards qui veulent marcher sur le pied du peuple. Comment faire ? Pas d'argent ; pas d'habit neuf ! eh parbleu ! j'ai bon crédit chez le tailleur ; ces coquins de tailleurs ! ça fait tant de profit sur vous qu'on peut bien ne pas les payer du tout ; au reste il attendra. Bref, un habit est commandé, apporté, essayé, trouvé magnifique ; Pourrier est payé en compliments à perte de vue sur sa coupe et il se retire en faisant la grimace, persuadé que le bal donné aux citoyens de la ville aurait été assez superbe sans qu'il soit obligé de contribuer à sa magnificence. Connaissez-vous, interrupteur cet homme-là ?

—Eh mon bouffé de Fantasque, c'est moi-même ; sûrement que vous n'allez pas mettre ça dans votre gazette, tout le monde ou au moins mon tailleur me reconnaîtra ; en ami, vous n'allez pas me ridiculiser de cette façon.

—Eh non, non, mon aimable interrupteur, personne ne vous reconnaîtra ; froy de braves gens, comme vous bien intentionnés mais esclaves de la vanité, ont agi de même et croiront que cette critique leur est adressée ; dormez tranquille, habillez-vous d'étoffe du pays afin d'épargner votre beau costume pour qu'il puisse vous servir à la prochaine grande occasion et vous empêcher de commettre encore ce mortel péché d'orgueil. Vous êtes alarmé de cette peinture de la folle conduite de quelques hommes, que diriez-vous si je vous contais tout ce qu'ont fait d'excellentes dames et de plus charmantes demoiselles ? Mais je ne vous dirai rien de cela, voyez vous, à cause de l'indicible respect que je porte à l'aimable sexe ; ce serait d'ailleurs une grave indiscretion et vous savez que cette indiscrete moitié du genre humain n'en pardonne jamais ; sans cela je vous rapporterais comme quoi l'épouse de monsieur un tel a mis, quinze jours durant, son pauvre époux aux abois pour en obtenir une toilette incomparable qui devait faire crever de dépit madame l'avocat, mourir de jalousie madame la juge, sécher de

molification madame la colonel et tant d'autres dames qui après tout ne sont pas plus que nous autres ; comme quoi, au contraire ce fut elle qui arrivée au bal ; fallit tomber d'une attaque de nerfs à la vue de la réunion qui se composait de toute sorte de monde. Quand on pense ! dit-elle tout bas à l'oreille de son mari, quand on pense qu'il y a des femmes de marchands, des femmes même d'ouvriers ! mais c'est vraiment révoltant ; j'aurais cru que ce brave monsieur le Maire qui est bien élevé et qui connaît son monde n'aurait pas invité des gens de toute espèce ; des hommes encore, je n'en dis rien ; ça passe toujours ; mais des femmes du commun ; et ces toilettes ! comme ça se met ! plus richement vraiment que les gens respectables ; ça n'a qu'à prendre au magasin, tandis que nous autres nous sommes obligés de tourmenter, de nous humilier pour avoir à crédit, un pauvre petit chiffon ! Voyez donc il n'y a que pour elles à danser, à rire, à s'amuser, c'est dépitant.....

— Ah ça, dites donc, mon cher rédacteur, vous n'allez pas mettre pareilles choses dans votre journal ?

— Pourquoi pas ?

— Sacrédiennne ! ma cousine m'arracherait bien les yeux ; elle sait que je vous connais, et rien au monde, pas même ma parole d'honneur, ne pourrait lui persuader que je ne vous ai pas raconté tout ça ; car ce sont ses propres paroles.

— Ne craignez rien ; votre cousine est trop adroite pour se reconnaître à ce tableau ; soyez sûr au contraire qu'elle assurera que ce bonnet sied parfaitement à une de ses amies qu'elle vous nommera discrètement tout bas à l'oreille, vous recommandant bien de n'en souffler mot à personne. Par exemple tout cela n'est rien en comparaison de ce que disent ceux et celles qui n'ont pas reçu d'invitation ; j'aimerais pouvoir vous peindre le dépit des unes, dépit qui chez d'autres va jusqu'à la fureur. — Ce pauvre maire, avec tout son argent, avec toute sa bonne volonté, avec sa munificence et ses aimables manières a fait je crois encore plus de mécontents que d'ingrats, et c'est beaucoup dire. Je commence à croire aussi qu'il a causé bien des petits malheurs en excitant l'amour-propre de gens dont la bourse ne va pas de pair avec la vanité.

— Ah ! ah ! mon lecteur, à votre tour vous sermonez ; prenez donc ma plume et mon fauteuil éditorial. Mais non, vous ne sauriez pas en user avec ces ménagements et cette philosophie que nous donne à nous autres hommes de la presse, l'habitude de faire à chacun sa part de vices et de vertus. Monsieur le Maire, en fêtant magnifiquement ses concitoyens, a fait un acte de courtoisie dont il faut lui savoir gré d'autant plus que pour cela il ne retranche rien de ce qu'il destine habituellement aux indigents ; quant à ceux qui pour y figurer ont commis des extravagances, ils ont fait un acte de folie dont personne n'a le droit de les blâmer puisqu'eux seuls en subissent la peine ; cette dernière idée devrait avoir en outre pour résultat de consoler ceux qui croient avec amertume avoir été oubliés. Ainsi, tout bien compensé, chacun doit être content. Quant à nous, nous sommes au beau milieu de nos joies : nous avons trouvé dans tout cela un article éditorial.

QUI VEUT FAIRE BROSSER SES BOTTES ?

L'Éditeur du *Quebec Herald* dit qu'il a toujours été tenté de faire nettoyer les siennes par le Maire de Québec. Pas trop difficile, le farceur ! Sans être Maire, cependant, on pourrait trouver que c'est une bien triste besogne de décroter non pas les bottes du rédacteur en question, mais le journal lui-même.

Pour une feuille sacro-profane le *Québec Herald* commence à devenir fureusement drôlatique, ou drôlement furieux, comme on voudra. Denz marottes en sautoir avec un bonnet de polichinelle figureraient bien mieux en tête de cette gentille publication que la tiare du pape et les clefs de St. Pierre.

Espérons que les dernières sorties du journal politico-religieux seront les dernières de ce genre car on pourrait bien dire de lui à son tour : "*The Quebec Herald, kick'd the bucket!*"

A propos cependant de l'assemblée de l'autre jour où Mr. Secrétan a fait si noblement ses premières armes, nous avons nous aussi un petit mot à dire à ce cher Maire à qui nous accédons, comme tout le monde (excepté Mr. Secrétan) en tout et partout, les meilleures intentions possibles. Nous avons toujours eu le gosier étroit; c'est pour cela que nous avons peut-être difficilement avalé une observation de Son Honneur. Ce n'est pas de notre faute, c'est celle d'abord de la nature et puis celle de la police qui en nous saisissant à la gorge, il y a de cela cinq ans, a rendu cette partie de nous-même excessivement susceptible de se contracter à tout propos.

Nous ne croyons donc que bien difficilement ce que nous a dit son honneur, que la manifestation en faveur des exilés politiques, que nous avons dans le tems chaudement avocassée, leur aurait fait plus de tort que de bien; et nous persistons à penser qu'elle leur aurait fait au contraire diablement plus de bien que de tort, à moins donc que la clémence royale ne soit précisément comme

Le chien de Nivelles

Qui fuit quand on l'appelle ?

Toutefois, puisque les choses ont bien tourné, félicitons nous de ce que l'excessive prudence de nos premiers citoyens n'ait pas eu plus de mauvais résultats; mais, pour l'amour de Dieu, qu'on ne nous en parle plus!

Sir Chs. Metcalfé continue encore à ne pas former de ministère, malgré les cent louis donnés aux exilés et les explications promises de Mr. Viger. Nous commençons à craindre que ces explications, lorsqu'elles seront sorties n'aient grandement besoin d'être expliquées. Vous allez voir que tandis que Mr. Wakefield n'y sera pas les choses s'arrangeront pour le mieux et que le raccommodement désiré par tous les vrais amis du pays ne se fera pas long-tems attendre. Alors, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, il sera glorieux d'être ministre faute d'autres.

Les nez bleus de la Nouvelle-Ecosse adressent des félicitations à Sir Chs. Metcalfé sur sa conduite ferme, et lui promettent leur appui. Nous aimerions bien savoir de quoi ces braves gens-là se mêlent! C'est singulier! Mr. Wakefield n'a pourtant pas encore passé par-là. Probablement que le fluide magnétique y fait ses farces.

On a besoin à ce bureau d'un jeune homme sachant lire et écrire, comme apprenti imprimeur.